

ART ET PSYCHOSE : PERTINENCE DE L'INSOLENCE

Par Murielle Gagnebin

J'ai toujours pleinement souscrit à l'assertion de J. Dubuffet : « Il n'y a pas plus d'art des fous que d'art des dyspeptiques ou des malades du genou. » En foi de quoi, pour moi, lorsqu'un artiste crée, son Moi est « sain ». Qu'en est-il alors des représentations psychotiques affectant la sexualité ? Sujet plein d'embûches !

Ne faut-il pas, aussi bien, opérer par démembrement ? La question est retorse.

1 / Devais-je distinguer la sexualité du malade psychotique ? Y en a-t-il une ou plusieurs ?

2 / Avais-je plutôt à trouver des représentations artistiques de la sexualité du malade psychotique, c'est-à-dire à rechercher les représentations qu'un non-psychotique peut se faire de la sexualité appartenant à plusieurs psychotiques qu'il n'aurait jamais rencontrés ?

Difficile et pas très honnête : ce projet engageait trop de tiers... Des critères comme celui de l'authenticité ou celui du degré de conscience de ce que fait, alors, l'artiste, interviennent. Des cinéastes ont tenté de donner néanmoins dans ce genre : A. Kluge avec *Schizophrenia* (2000), Gaspar Noé avec *Seul contre tous* (1998), Tarkovski avec *Solaris* (1972) : « Tu sais, quand je ferme les yeux, j'oublie mon visage », et Cynthia devient alors miroir et le sauve. Tel ne pouvait être mon propos.

3 / La question ne portait-elle pas plutôt alors sur la façon dont le psychotique pouvait se représenter la sexualité ? À vrai dire, ses fantasmes peuvent être complexes, mais celui-ci n'en fait pas grand-chose – ou pas plus que le simple névrosé...